

Si le ridicule était mortel, j'aurais déjà une jolie stèle au cimetière de la ville. S'il tuait vraiment, je serais morte deux fois, ce jour-là, deux morts implacables sans aucun sursis, du genre qui ne laisse aucune chance ni aucune douleur tellement c'est rapide.

Est-il nécessaire de préciser que deux événements de ce type se produisant dans une même journée, cela relève de la gageure, et que j'ai l'immense privilège d'être capable de provoquer moi-même ce désastre ? C'est mon petit talent, mon don, ma tare, mon boulet, mes chaînes, ma triste condition, ma vie de chiotte.

J'aimerais tellement vous dire que tout cela est terminé maintenant, que j'ai tout juste la trentaine et que les mauvais sorts jetés sur les berceaux s'évanouissent à cet âge. Mais, malheureusement, il faut croire que la sorcière qui s'est occupée de moi à la naissance est parvenue à dégoter la formule magique capable de saboter toute une existence... La mienne, en l'occurrence...

Lorsque je vois la lettre qui m'est arrivée au courrier ce matin, je me dis que le pire est peut-être encore à venir. Si tant est qu'il soit possible de faire plus catastrophique que ce 24 novembre.

24 novembre 2017

C'est le jour de mon anniversaire et il ne peut rien m'arriver de mal, en théorie. C'est ce que je me répète depuis ce matin en courant partout dans l'appartement.

Et si je cours partout, c'est parce que je suis nerveuse et qu'il m'est impossible de rester en place. Mes jambes fourmillent, mon cerveau est en ébullition : un four réglé sur thermostat 10. Mais c'est plus fort que moi, je ne parviens pas à me contrôler. Alors, pour faire passer mon stress, je deviens hyperactive.

La journée a commencé à 5 heures, alors qu'il faisait encore nuit noire. Je ne parvenais plus à fermer l'œil et je n'en pouvais plus de me tourner et me retourner dans mon lit dont le drap-housse avait fini par sauter aux quatre coins du matelas, cédant à mes sursauts d'épileptique.

J'avais trois heures à tuer avant d'aller travailler donc je me suis occupée comme j'ai pu. Ma danse matinale et frénétique s'est mise en action malgré

moi. J'ai nettoyé la cage de mon chinchilla, ciré mes bottines fatiguées pour les ramener à la vie – ou presque –, décroché les rideaux pour les mettre dans la machine à laver, passé l'aspirateur trois fois dans chaque pièce tout en sifflant l'air de *Titanic*, et retiré les toiles d'araignée au plafond à l'aide d'un balai, en répétant la formule magique « *accio* balai », à la façon de Harry Potter, mais sans que rien ne se produise.

Et puis la petite aiguille de la pendule murale s'est positionnée sur 8 et j'ai bondi dans ma voiture. Dans la hâte, j'ai relâché l'embrayage trop vite et calé dans le parking souterrain. Ça a fait un grand crissement, comme le cri d'un chien dont on vient de marcher sur la queue, qui a résonné dans tous les étages. Puis j'ai redémarré pour foncer vers un avenir auquel je me prépare depuis si longtemps, cet avenir stable, calme et apaisé dont je rêve depuis que je suis sortie du ventre de ma mère – ou presque.

Oui, car aujourd'hui, je dois signer le premier contrat à durée indéterminée de toute mon existence, la clé de voûte qui me mènera vers le monde des femmes qui s'assument, s'épanouissent dans leur quotidien, construisent leur foyer, marchent d'un pas sûr et planifient des vacances en famille.

Ce n'est pas spécialement ultra moderne comme conception de la vie, mais c'est pourtant une idée dans laquelle je me suis enfermée malgré moi, même s'il faut bien l'avouer, mes parents y ont grandement contribué, en me montrant leur insatisfaction à chaque nouveau contrat jamais renouvelé.

Mais c'est terminé, je n'aurai plus à subir les soupirs de mon père ou les inquiétudes de ma mère.

Mon chef m'a donné rendez-vous à 11 heures exactement. Il m'a envoyé un mail hier soir, juste avant que j'éteigne mon ordinateur. Il était 17 h 27, pour être précise.

Je ne sais pas vraiment comment interpréter ces trois minutes avant le gong de fin de journée, alors je mets cela sur le compte de la pensée fulgurante de mon patron, un truc du genre : « Ah oui ! Il ne faut pas que j'oublie la petite Marion, je ne tiens pas à la perdre ! » Ou alors, c'est tout simplement un fonctionnement de chef overbooké qui ne fait les choses qu'à la dernière minute, ou encore, c'est un directeur sadique qui aime faire mariner ses employés dans un suspense intenable. Au choix... et je dois avouer que j'ai une préférence pour la première idée.

Je pousse la porte de Jobcast – c'est le nom de la boîte d'intérim où je bosse en tant que conseillère – et je rejoins mon bureau avec un sourire que je ne parviens pas à dissimuler. D'ailleurs, je me demande si je suis parvenue une seule fois dans ma vie à dissimuler quelque chose ? J'ai les sentiments qui transpirent, c'est ainsi...

Je prends un café, puis un deuxième, avec Kris, la plus sympa de mes collègues, les deux autres ne m'ayant pour ainsi dire jamais parlé, et j'enchaîne avec un petit troisième, pour attendre l'heure fatidique. Pour la peine, lorsque M. Moraleau, mon boss, m'appelle dans son bureau, j'entre avec une irrésistible envie

d'uriner. Mais une fois la porte refermée, je ne me sens pas capable de rétro pédaler, alors je serre les fesses et les cuisses. Le temps d'échanger quelques mots et de gribouiller une petite signature, je devrais être sortie dans une dizaine de minutes, tout au plus.

Moraleau me tend une chaise et rejoint la sienne avec le sourire qu'il garde toujours plaqué sur son visage rond. Il a la fâcheuse habitude de rebondir sur son fauteuil à suspension, comme s'il voulait perpétuellement se grandir. C'est un peu le problème avec les hommes petits, ils essaient toujours de pousser, d'une façon ou d'une autre, s'ils ne cultivent pas une facette d'eux-mêmes qui les fasse se sentir grands quelque part.

Moraleau prend la parole et je l'écoute religieusement en me mordillant les lèvres, synonyme de mon stress intense et de l'inconfort causé par mon envie pressante.

— Madame Paillard, je tenais tout d'abord à vous remercier sincèrement pour le travail réalisé pendant ces quelques mois que vous avez passés à nos côtés. J'ai eu des retours très positifs à votre égard et, pour cela, je vous félicite. Incontestablement, ce métier semble être fait pour vous.

— Je vous remercie, monsieur le directeur.

Et si vous pouviez faire bref, j'ai très peur pour ma vessie, là...

— Ne me remerciez pas, tout le mérite vous revient, c'est appréciable de travailler avec des personnes investies. Cette qualité devient trop rare de nos jours. J'ai bien compris, à la suite de vos demandes, que

vous aviez le désir de poursuivre chez nous et de produire toujours la même qualité de service à ceux qui se présentent à notre enseigne. Kris m'a parlé de tout cela.

Elle m'a dit aussi que vous aimeriez me garder, alors dites-le maintenant ou je vous ponds dans quelques secondes une fontaine d'intérieur aussi puissante que le jet d'eau de Genève...

— Oui, j'aime beaucoup Kris, c'est une femme vraiment adorable !

— Et dont la grande compétence se vérifie chaque jour. Mais revenons-en plutôt à vous, Marion. Lorsque l'on est face à un potentiel tel que le vôtre, croyez bien que l'on fait le maximum pour garder cette personne. Je pouvais le faire il y a trois mois, cependant l'installation d'une autre enseigne dans la même rue que la nôtre a eu un impact non négligeable sur notre activité. Je suis vraiment navré, Marion, mais je ne suis pas en mesure d'accroître l'effectif de mon agence. Sachez que j'en suis le premier désolé. Et...

Moraleau n'a pas le temps de commencer une nouvelle phrase pour me témoigner son profond désarroi que tout se relâche en moi. Mon corps s'affaisse légèrement sous l'effet de mon propre poids, mes épaules tombent un peu, mes yeux se voilent et semblent pointer vers un vide abyssal et ma vessie en profite pour tout balancer.

J'inonde le bureau de Moraleau. Il faut imaginer toute une cafetière et un thermos déversés sur le sol en moins de dix secondes, une sorte de mini raz-de-marée provoqué par un tsunami émotionnel colossal.

C'est mon idéal, depuis que l'on a retiré les roulettes sur mon vélo, qui s'écroule.

Mon ex-chef ne bouge même pas d'un pouce sous l'effet de la surprise. Il se demande peut-être si le déluge va cesser. Il lui semble peu probable que l'état de catastrophe naturelle puisse être prononcé, alors il se dit que son assurance contre les dégâts des eaux pourrait éventuellement prendre en charge le sinistre... Une chance pour lui, je ne parviens pas à pleurer, le choc est trop important.

Je viens de tout perdre. Mes idées d'avenir s'envolent et je meurs une première fois.

Je n'entends même pas Moraleau saisir son téléphone et appeler Kris en renfort. Sans doute s'est-il occupé de ses enfants de la même façon : « Chérie ! Je crois que le p'tit a fait dans sa couche. Il faut que tu viennes l'aider ! »

Kris entre sans s'affoler et vient à mon secours pendant que Moraleau enfile sa veste à la hâte en prétextant un rendez-vous urgent à l'extérieur. Il s'approche de moi, une main tendue qu'il aimerait poser sur mon épaule en guise de réconfort, mais il se retient lorsque son pied droit reste en suspension au-dessus de la mare qui gagne doucement du terrain à chaque seconde qui passe. Impossible de me toucher sans mettre les deux pieds dedans. Si Kris n'hésite pas une seconde, Moraleau se ravise et me dit de ne pas m'en faire. Kris va régler tout ça. Qu'il n'y a pas de honte à avoir, qu'il comprend, que tout va s'arranger, qu'après l'échec vient la victoire, que bla-bla-bla, et je me demande si je ne vais pas vomir aussi.

Moraleau sort de la pièce et, malgré lui, la porte se referme en claquant. Je sursaute à peine et mes yeux

commencent à me brûler. Ils s'embuent de plus en plus, puis une première larme glisse sur ma joue. Kris fait de son mieux pour me réconforter et me demande si j'ai des affaires de rechange. Je ne réponds pas, je reste amorphe devant ses tentatives de stimulation.

Finalement, je me lève d'un coup et l'envie de fuir me gagne. Je ne peux pas rester une seconde de plus ici, dans ce lieu qui, dorénavant, empeste l'échec.

— Je vais aller à ma voiture, je dois avoir ce qu'il faut.

Je parle d'une voix d'outre-tombe que je ne reconnais pas, avec une intonation d'une gravité si prononcée qu'elle pourrait faire blêmir le casque de Dark Vador.

Kris insiste pour m'accompagner, mais elle cède lorsque je lui montre les trois individus qui attendent patiemment leur tour dans le hall de l'agence.

Je me lève dans un mouvement mécanique puis m'éloigne d'une démarche de cow-boy qui aurait passé un an sans descendre de sa monture. Je suis trempée à l'entrejambe.

Dans la rue, je baisse les yeux pour éviter les regards qui pourraient se porter sur moi. Je préfère ne pas voir mon reflet dans leurs pupilles pleines de questionnements. Je les comprends, ce n'est pas tous les jours que l'on croise un hybride aussi sophistiqué, mélange de cow-boy toxico et sans colt, de zombie ivre et de démon neurasthénique.

Je me mets au volant de ma fidèle petite voiture, trente ans d'âge, couleur vert pomme, dans laquelle je n'ai aucune affaire, bien évidemment. Qui est assez

malin pour trimpler une garde-robe de 15 m² dans une bagnole à peine plus spacieuse qu'une boîte à chaussures ? Et bien, pas moi. Mais l'occasion était trop belle de m'extirper de Jobcast pour ne pas avoir à offrir sur un plateau les discussions des prochains mois aux deux pimbêches de l'agence...

Je démarre et pars en trombe. Il me semble que je roule vite. Je sens la voiture accélérer et la pédale s'enfoncer sous mon pied. J'ai une sensation de vitesse, mais je ne vois plus grand-chose, j'ai de la buée sur la cornée. Toutes mes émotions me sautent à la figure et mouillent mes joues. Je me sens idiote, incapable, sans intérêt, vide et infiniment inutile. Et je ne parle même pas de mes petits rêves tout simples, de mes espoirs noyés avec la flaque d'eau déposée dans le bureau de Moraleau. J'ai envie de me foutre en l'air. Alors, j'en profite tant que j'en ai le courage et je tourne le volant d'un coup sec vers le premier poteau que je parviens à distinguer. Et puis... BOUM !

Mauvaises nouvelles : je suis en vie, la voiture fume et j'ai mal aux cervicales. La suite se déroule comme le souvenir approximatif d'un cauchemar au petit matin. Des bras me tirent de la voiture et je demeure assise sur le trottoir, les mains sur la nuque. J'ai un mal de chien.

On m'allonge sur un brancard puis on me porte dans le véhicule du SAMU. J'ai envie de m'endormir, pour toujours. Mais, pour ça aussi, j'échoue. Quelqu'un me parle sans discontinuer, me demande de garder les yeux ouverts, et j'ai juste envie de lui crier de la fermer. Mais je n'en trouve pas la force.

Je suis déposée aux urgences de l'hôpital. On me roule jusqu'en radiologie, dans un silence de morgue, on me fait un point à l'arcade sourcilière, on me pique contre le tétanos, on me pose une minerve, on me demande si je veux passer un coup de fil. Je secoue la tête de gauche à droite, mais pas trop... C'est très douloureux, alors je balbutie un faible « non ». On me dit que la voiture est foutue et qu'il faudra bien que je rentre chez moi. On me pose le téléphone sur

les genoux. Je compose un numéro instinctivement. Quelqu'un décroche. Une voix de femme se fait entendre, celle de ma mère.

Je ne parviens même pas à dire « maman » que je m'effondre, en pleurs. De grosses gouttes bien plus lourdes que celles de ce matin, des bien dodues qui ont attendu leur heure, tapies dans un entre-deux-mondes indéfini où se côtoient la détresse, le désarroi et la folie.

Le soleil est bas lorsque je passe la porte automatique de l'hôpital accompagnée de ma mère, à ma gauche, au téléphone avec mon père actuellement en déplacement professionnel.

— Ma pauvre chérie, mais qu'est-ce qui t'a pris, enfin ? Le psychologue m'a parlé d'une tentative de suicide... C'est vrai ?

C'est la seule solution que j'ai trouvée pour ne pas entendre vos reproches, à toi et papa...

— Non, tu sais comment sont ces gens-là. Ils dramatisent tout, c'est leur fonds de commerce. J'ai juste perdu le contrôle de la voiture, c'est tout.

— Mais on ne perd pas le contrôle d'une voiture lorsque l'on roule à 30 km/h, Marion, enfin !

— Comment ça ?

— C'est ce qu'a dit le gendarme aux pompiers, qui l'ont répété au médecin, qui me l'a dit à moi. Sous l'effet du choc, l'aiguille du compteur s'est bloquée sur le « 30 ».

En résumant la situation dans ma petite tête, je comprends que je n'ai pas mis toutes les chances de

mon côté pour réussir mon suicide. 30 km/h... À peine plus vite qu'une vache au galop... Autant essayer de se noyer dans une bassine.

— Maman, tu penses vraiment que j'ai voulu me foutre en l'air à cette allure ? Ça n'a aucun sens. J'étais juste un peu perturbée par...

Et là, je me rends compte que je n'ai encore rien dit à personne. Mon petit monde n'est pas averti du cataclysme effroyable qui a eu lieu ce matin même. Personne ne sait encore pourquoi je suis meurtrie au plus profond de moi.

Ma mère s'impatiente devant mon silence. Inutile de balancer un mensonge, elle le repérerait immédiatement. Alors, je lui jette la vérité toute crue d'une voix atone et dure.

— C'est fini...

— Quoi ? Qu'est-ce qui est fini ?

— Mon boulot. Fin de contrat. *Bye bye*, la Marion. On l'a bien pressée pendant quelques mois, on lui a bien fait miroiter monts et merveilles. On lui a fait croire que Byzance était cachée derrière la colline, et une fois en haut, elle voit un joli désert très gris et très moche... Et comme toujours, je plonge.

— On aurait dû te mettre en pension. Tu aurais été moins crédule aujourd'hui. Mais ton père n'a jamais voulu que l'on t'y envoie.

Ce rapport évident, pour ma mère, entre ma crédulité et le pensionnat ne me saute pas aux yeux au premier abord, et je n'approfondis pas la question. Les théories de ma génitrice dépassent parfois la logique commune.

Ma chère maman réalise un créneau parfait – il faut reconnaître qu'elle est plus douée que moi derrière un volant – dans la venelle qui jouxte l'immeuble au sein duquel je loue un appartement spartiate, mais à portée de mon maigre budget. J'ai également la garantie que l'ascenseur ne tombe jamais en panne puisqu'il n'y en a pas. Pour les sacs de provisions de dix kilos dans chaque bras, ce sont mes cuisses qui font office de monte-charge, sur trois étages, à l'aide d'un bel escalier en colimaçon où il est impossible de se croiser. L'astuce, pour ne pas se retrouver à faire du corps à corps avec un voisin bedonnant qui sent le patchouli fermenté à faire crever un putois, c'est de toujours chantonner, de siffloter, bref, de faire du bruit. C'est une sorte de code que tout le monde comprend et met en pratique, un dialogue musical signifiant que le premier qui atteint le palier s'arrête et patiente sagement, le temps de se croiser sans encombre, sans avoir à subir une promiscuité pouvant être gênante.

Les marches en vieux bois ciré craquent sous le poids de mes pas et de ceux de ma mère. Inutile d'entonner un air menaçant et dissuasif pour me signaler aux autres occupants, ma mère sonne la charge avec un monologue qui monte dans les aigus à chaque nouvel étage franchi. J'ai bon espoir que son souffle devienne trop court pour que l'air résiduel suffise à actionner ses cordes vocales, mais c'est peine perdue. Tout y passe : l'état déplorable de l'immeuble, le manque d'entretien, l'équipement totalement inexistant, l'absence

d'un concierge, et puis, le pire du pire : ce microcosme infâme qui doit peupler ce taudis.

— Tu vas dire que je me répète, mais je tiens à ce que tu sois prudente. Il y a forcément des individus qui te veulent du mal ici. C'est ainsi, il n'y a pas à revenir sur les statistiques, et je veux que tu aies à l'esprit qu'il y a probablement au moins une ou deux personnes ayant de mauvaises idées dans cet immeuble. Tu m'écoutes, Marion ?

Non, je ne t'écoute plus depuis longtemps, maman. Tu es un vieux disque rayé qui aime de moins en moins les gens. Par contre, si tu pouvais t'occuper de moi un peu... juste un peu...

— Merci pour ton aide, maman, c'est agréable de se sentir soutenue.

Elle ne répond pas à mon sarcasme et m'arrache la clé de la main pour la glisser avec précipitation dans la serrure, puis ouvre la porte d'un geste sec.

— Allez, tu te changes, tu prends des affaires et tu viens avec moi. Je te garde à la maison quelques jours.

Pitié...

Il faut que je trouve rapidement une excuse pour décliner l'offre ou je vais me retrouver coincée dans ma vieille chambre gardée intacte, comme si je n'avais jamais quitté la maison. D'un côté, on voulait m'envoyer en pension et, de l'autre, on fait comme si j'allais revenir habiter chez eux... Allez comprendre ! Pourtant, je leur ai conseillé de transformer cette pièce en un joli atelier pour papa qui s'essaie à la peinture d'art – ce n'était déjà pas très joli sur les volets, mais nul n'est à l'abri d'un miracle –, je sais qu'il lui faut

de la place. Mais, au fond, je crois que maman ne veut pas qu'il ait cette indépendance artistique dans laquelle il pourrait se faire plaisir et s'épanouir. Elle ne l'aurait plus à sa botte, et je crois que c'est ce qui la dérange.

Quand j'ai soumis l'idée, papa n'a rien dit et maman a soutenu mordicus que cette chambre pourrait très bien servir en cas de coup dur – au passage, merci pour la confiance –, qu'elle ne désespérait pas totalement de devenir grand-mère un jour et que nous serions tous très heureux d'avoir cet endroit pour la sieste du bébé. Après avoir entendu cela, je me souviens m'être demandé si elle avait déjà décidé du prénom de mon éventuel futur enfant.

Quoi qu'il en soit, c'est décidé, je ne passerai pas une seule nuit chez mes parents. Je propose à ma mère de partager leur dîner et de rentrer ensuite.

J'entre dans l'appartement, mais n'entends pas sa réponse à cause d'un hurlement groupé et inaudible qui ressemble à ceci :

« SURPRISE ! »

Mes meilleures amies sont là : Sandra, la baba cool, Tiffany, la mère de famille accompagnée de ses triplés, et Roxane, la râleuse qui ne fait jamais le déplacement sans son conjoint. Elles m'ont sagement attendue dans le but de me faire une belle surprise pour mon anniversaire. L'idée aurait pu être vraiment chouette, si je n'avais pas les yeux rouges, le teint blafard, un point de suture à l'arcade et quelques gouttes de sang sur mon chemisier. Mais surtout...

J'ai vu leurs regards se porter vers mon entre-jambe, sur cette tache sombre qui s'étend de la ceinture jusqu'aux genoux. Mon plus beau jean clair n'a pas eu le temps de sécher et les stigmates de ma déconfiture sont restés apparents. On ne voit même que ça.

Je peux lire les interrogations qui suintent de leurs yeux, l'étonnement poindre à la lueur des conjectures qui se forment dans leurs têtes. Je vois s'amorcer le sourire de Tiffany, qui a l'habitude de voir des pantalons mouillés, avec ses trois garçons, et alors, toutes mes forces me quittent. L'épuisement s'abat sur moi et je me sens vaciller. D'ailleurs, je tombe carrément dans les pommes.

C'est le jour de mon anniversaire et je suis morte une deuxième fois.

Lorsque j'ouvre les yeux, je pense au roman *Replay* de Ken Grimwood, où le personnage principal meurt en pleine émission de radio et retourne dans son passé, à l'âge de 18 ans, avec les souvenirs de sa vie précédente toujours intacts.

Lorsque je reconnais la tapisserie de ma chambre d'adolescente, j'ai exactement cette impression de replonger dans mon propre passé, sauf qu'il ne m'intéresse plus. C'est mon futur que je cherche, et seulement celui-ci. Je sens l'odeur de la poussière accumulée sur des objets qui ne sont que très rarement déplacés. L'odeur du chauffage qui ne fonctionne qu'occasionnellement est également insupportable. J'ai une grosse boule dans le ventre et une puissante envie de régurgiter avec une gueule qui plonge vers le bas, comme tirée par de puissants élastiques. Je lutte contre la pesanteur pour ne pas me laisser retomber dans ce qui fut mon lit pendant une bonne dizaine d'années. Rien que ça.

Je ne sais pas si ma plus grande envie est de m'enterrer ici et de ne jamais revoir mes amies, qui doivent glousser comme des oies après avoir vu le summum de

la décrépitude, ou de fuir pour m'éloigner de ma mère castratrice et asphyxiante, peut-être la seule femme au monde capable de foutre en l'air le moral de Bouddha en personne.

Mais plutôt que Bouddha, c'est moi qui vais y passer. J'en ai déjà la migraine, et après avoir enfilé un pantalon sec que j'ai pioché dans les affaires amenées ici par je ne sais qui, je me mets en marche vers la salle de bains où se trouve toute la pharmacie de mes parents. Je progresse doucement d'un pas hasardeux et éthylique. La tête me tourne et je chancelle dans le couloir, la frise murale semble danser avec moi et c'est tout le couloir qui se meut. Heureusement, je parviens à agripper la poignée de la porte et à entrer dans la salle de bains où une odeur d'huile essentielle de citron m'électrise l'esprit et me remet l'image presque à l'endroit. Je ne trouve que des cachetons à base de codéine. J'en avale un et j'hésite à en gober un deuxième, lorsque j'entends que l'on m'appelle.

Tous mes sens se mettent en alerte, mais le sang tape plus fort dans ma tête et j'ai des marteaux qui veulent créer une brèche dans mon crâne...

J'ai envie de partir tout de suite avant que le courage ne me manque. Je ne dois surtout pas rester ici, enchaînée à une routine ronflante qui pourrait me faire perdre la tête. Mais je crois bien que je l'ai déjà perdue.

Je vois la petite fenêtre par laquelle je passais, petite, pour rejoindre la rue lorsque j'étais punie dans ma chambre. La douce lumière qui passe au travers du verre dépoli semble m'appeler et je vais succomber à la tentation pour me délivrer du mal.

Amen.

Normalement, je devrais pouvoir passer par l'encadrement qui m'apparaît plus étroit que lorsque j'avais 15 ans. Je n'ai pas pris trop de poids ces dernières années, même si je manque cruellement d'exercice physique.

Je me motive et j'ouvre la fenêtre qui, tout à coup, m'apparaît bien plus haute que par le passé, alors que je n'ai pas perdu un seul centimètre, et c'est probablement la seule certitude dans cette histoire.

Aucun tabouret à l'horizon et je me vois mal monter à la force des bras.

Lara Croft, entre dans ce corps tout de suite !

Je vois une balance puis une deuxième qui traîne entre le mur et une étagère. J'empile les deux, mais ce n'est pas stable, alors j'inverse en espérant que la chance sera de mon côté cette fois-ci. Je pose un premier pied sur mon podium à deux étages et, comme rien ne bouge, j'amène mon deuxième pied avant de venir poser les coudes sur le rebord pour me hisser et passer la tête la première par la fenêtre. Je transpire comme un bœuf et rougis sous l'effort, mais je parviens à mes fins quand j'entends les appels de ma mère de plus en plus insistants. Je pense qu'elle vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans ma chambre.

Je me retrouve le buste avancé dans le vide et, une fois arrivée à ce stade, je me demande comment je faisais, jadis, naguère, pour me laisser tomber et ne pas me rompre le cou. Mes cours de gymnastique m'aidaient certainement à garder une certaine souplesse

bien utile dans ce genre d'acrobatie et je crains de l'avoir perdue depuis une décennie et demie.

Mais le dragon crache déjà ses flammes sur la porte de la salle de bains et je n'ai pas d'autre choix que de me balancer dans le vide, les bras en avant pour amortir ma chute. Sauf que je ne touche jamais le sol, mon pied droit s'étant coincé entre une tige métallique horizontale et l'appui de fenêtre.

J'ai ressenti comme une immense décharge électrique dans mon pied au moment où je suis restée suspendue, et je crois que quelque chose a cédé. La douleur physique, c'est une chose, mais quand les cris de ma mère se mêlent aux ralentissements des véhicules qui passent dans la rue et aux rires que je devine à travers les pare-brise, j'ai envie que l'on m'achève sur-le-champ et qu'une lance me transperce le cœur tel le Christ sur sa croix.

Mon âme me quitte et la lassitude prend siège. La résurrection n'est pas pour maintenant.

J'ai voulu m'enfuir comme un chat qui sent qu'il va crever, mais je crains plutôt d'avoir creusé ma propre tombe, et je vais mourir à domicile, enduite du ridicule qui me colle un peu trop à la peau dernièrement.